

—Croyez-vous donc, demanda-t-il, croyez-vous qu'il soit si difficile à deviner, ce secret que vous voulez défendre contre nous ? Vous ne pouvez avoir, à votre âge, qu'un secret à cacher, un secret d'amour...

—Tu aimes ? s'écria Raymond.

Marthe ne respirait plus.

En entendant la question posée par Fromental à son fils, elle appuya la main sur le côté gauche de sa poitrine, afin de comprimer les battements de son cœur qui lui semblait prêt à se rompre.

Paul allait-il répondre ?

Allait-il la nommer ?

L'aimait-il en effet ?

En face de ce triple problème, Marthe se sentait près de défaillir.

II

Soudain, le jeune homme prit un parti.

—Eh bien ! oui, monsieur le docteur... Eh bien, oui, père... s'écria-t-il en se levant et d'une voix fiévreuse, vous ne vous trompez pas... j'aime !... j'aime de toutes les forces de mon âme...

—Et c'est cet amour qui te tue ? demanda Raymond effrayé.

—Je ne sais s'il me tue, mais il m'étreint... il me dévore...

—Celle que vous aimez est-elle donc indigne de vous ? fit Jacques Lagarde.

Indigne de moi !! Quel blasphème... Elle est aussi pure qu'elle est belle, j'en suis sûr, comme je le suis de l'aimer...

—Eh bien ! alors, pourquoi souffrez-vous ? Y a-t-il donc entre elle et vous quelque obstacle insurmontable ?..

—Il y a le plus terrible de tous... Elle est perdue pour moi... Je ne sais où la retrouver... Si j'avais la certitude de n'être point séparé d'elle à tout jamais, je pourrais espérer... je ne souffrirais pas... j'attendrais...

—Comment se peut-il que vous ne sachiez où la retrouver ? Vous la connaissez, cependant ?..

—Je ne la connais pas... j'ignore son nom... je ne sais rien d'elle... Je la vis un jour et je fus ébloui de sa beauté... je lui parlai... elle me répondit... sa voix me charma... sa parole m'enchaîna... Brusquement, dès la première minute, je lui donnai mon âme... je l'aimai pour toute ma vie... Je ne la revis plus, sauf une fois, de loin... Un homme déposait un baiser sur son front... Ce baiser me fit souffrir comme si on me brûlait le cœur avec un fer rouge... Depuis, plus rien... elle est partie... Je ne sais où elle est, je ne sais si elle reviendra...

Cette jeune femme est peut-être mariée... dit Jacques Lagarde...

—Je l'ignore... et cette ignorance me désespère... Peut-être la retrouverai-je un jour, et ce sera pour souffrir plus encore si elle n'est pas libre !... Maintenant, mon père tu sais mon secret... Vous connaissez mes souffrances, monsieur le docteur... Vous voyez bien qu'il n'y a point de guérison possible pour moi, à moins de retrouver celle dont le souvenir remplit ma pensée et qui désormais est toute ma vie...

—Elle est partie, dis-tu ? demanda Raymond.

—Oui, père.

N'as-tu pas cherché à savoir où elle était allée ?

—J'ai questionné sans rien apprendre... M'était-il permis d'ailleurs de poursuivre une enquête compromettante pour celle que j'aimais en secret et qui ne m'avait point donné le droit de l'aimer ?

Nous la chercherons ensemble, mon fils... Nous la retrouvons... et tu seras heureux...

Raymond avait prononcé cette phrase pour calmer le chagrin du jeune homme, pour lui donner quelque espérance, mais sans la moindre conviction.

Il continua, en prenant la main de Paul :

—Courage, enfant ! L'amour ne doit point faire mourir, puisque son but est de donner la vie !..

—J'ai décidé le malade à nous montrer sa blessure... dit le pseudo-Thompson, c'est beaucoup. Maintenant, monsieur, partageons-nous la tâche... Je guérirai le corps... Chargez-vous de la guérison de l'âme... Quant à vous, mon cher enfant, soyez homme, ne vous laissez point abattre et songez à votre père... Je vais écrire une ordonnance... Me promettez-vous de la suivre rigoureusement ?

—Je vous le promets, monsieur le docteur.

Jacques prit une feuille de papier et se mit à écrire.

Dans la pièce voisine Marthe, l'âme et le cœur suspendus aux lèvres de Paul, avait écouté avec une joie délirante l'avou du jeune homme auquel on venait d'arracher son secret.

Mais à l'ivresse de cette joie se mêlait une épouvante.

Paul souffrait par elle...

Paul la croyait à jamais perdue pour lui...

Et elle était là, près de lui, tout près... Une porte seulement les séparait !..

Elle n'aurait eu qu'à pousser cette porte, à se montrer, à dire à celui qui se mourait d'amour :

—Me voici... L'espoir vous est permis... Je suis libre et je vous aime !

Hélas ! elle ne le pouvait pas... Elle ne le devait pas...

La timidité virginale la condamnait à l'immobilité.

Le devoir la rendait muette.

Soudain une pensée traversant son cerveau la fit palpiter.

La consultation touchait à sa fin.

Paul allait venir sans aucun doute en acquitter le prix et, muni de son ordonnance, faire inscrire son nom sur le registre ouvert devant elle.

Il la verrait.

L'allégresse succéderait au chagrin, l'espérance au découragement. La maladie morale n'ayant plus de raison d'être, la guérison physique ne se ferait point attendre, et de cette guérison elle pourrait revendiquer une large part !..

De nouveau, elle entendit la voix du docteur.

La conversation était terminée.

Marthe courut reprendre sa place.

—Voici l'ordonnance relative à votre régime, mon cher enfant, dit Jacques à Paul en lui tendant une feuille de papier, puis il ajouta en prenant une boîte sur son bureau : Et vous trouverez là-dedans les granules que je vous ordonne... Dans huit jours revenez me voir... et surtout revenez le visage joyeux et le cœur tranquille... C'est vous, monsieur, que cela regarde... poursuivit-il en s'adressant à Raymond qui répondit :

—Soyez tranquille, docteur.

—Songez que là est le salut.

—Je ferai l'impossible.

—C'est ce qu'il faut.

Après un silence, Fromental reprit avec une nuance très visible d'embarras :

—Permettez-moi maintenant, monsieur le docteur, de vous demander quel est le prix de la consultation, par conséquent ce que je vous dois.

—Cher monsieur, répliqua Jacques en souriant, votre fils est le premier malade qui se présente à moi... Je le regarde comme un porte-bonheur et je me considère comme son obligé... En le guérissant gratuitement je ne ferai que lui payer ma dette... Donc ne parlons pas d'honoraires... Je refuse d'en accepter... Vous êtes des amis pour moi, et non des clients... Maintenant, au revoir... Dans huit jours, ici... C'est convenu...

Le docteur tendit la main à Raymond et à Paul, qui la serrèrent avec effusion, puis il ajouta, en les conduisant à une porte qui de son cabinet ouvrait directement sur le vestibule :

—Sortez par là... Il est inutile aujourd'hui de faire transcrire votre ordonnance.

Une nouvelle poignée de main fut échangée... Le père et le fils se retirèrent, et la porte se referma derrière eux.

Marthe, nous le savons, ne guettait plus depuis quelques secondes les paroles échangées dans le cabinet du pseudo-